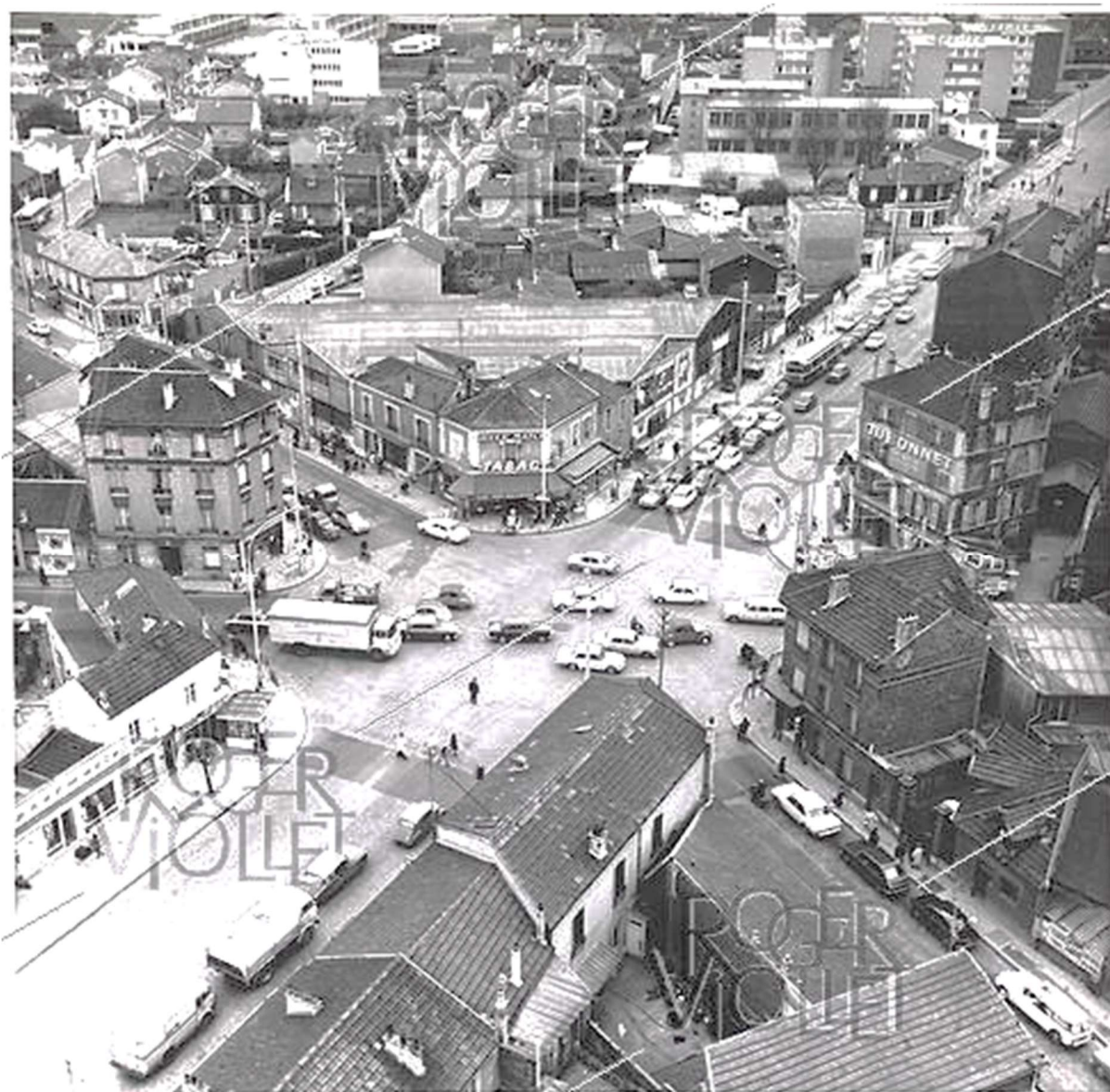


Bobigny 1960-1969



Le carrefour des Six-Routes vers 1970. Photo Roger-Viollet.

Jean de Croone
Août 2025

Avant l'oubli Bobigny années 1960

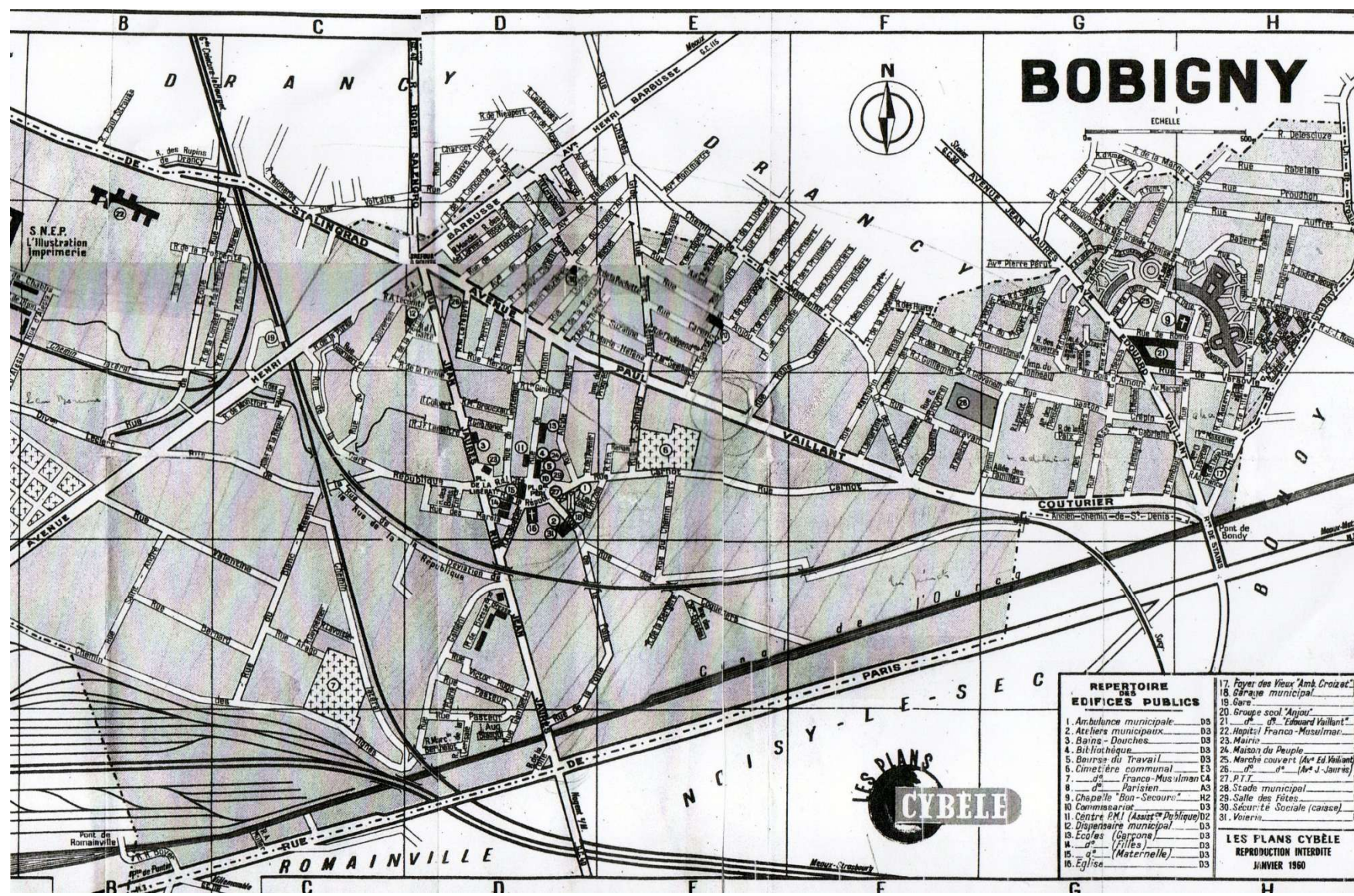
Avant-propos

On trouvera ci-après, non pas des propos savants sur les nécropoles de La Vache à l'aise, Balbyniacum, dame Ermentrude ou l'abbaye de Saint-Denis, mais les souvenirs d'un enfant de 3 à 12 ans qui a passé la décennie des années soixante (de mai 1960 à décembre 1969, pour être précis) à Bobigny, à un moment où cette ville passait du statut de gros bourg maraîcher à celui de préfecture, voyait sa population augmenter de 50 % et ses champs remplacés par des tours. Peut-être ces souvenirs intéresseront-ils ceux qui s'intéressent à l'histoire de leur ville et trouveront-ils des échos dans la mémoire de ceux qui l'ont quitté mais qui en ont été marqués.

S'agissant de l'iconographie, nous aurions aimé en fournir une plus riche, mais quiconque a fait des recherches en ce domaine ne peut qu'être frappé par la rareté des cartes postales des années 1960 trouvables sur le marché, qu'il s'agisse de Bobigny, d'ailleurs, ou des communes adjacentes, comparée à l'abondance des cartes de la période 1900-1914¹ et même aux années 1980 et ultérieures et par le petit nombre des sites photographiés, toujours les mêmes, souvent sous forme colorisée. Ce témoignage vise modestement à contribuer, sans doute avec bien d'autres, à suppléer cette pauvreté iconographique.

* *
*

¹ On en trouvera de nombreuses et très intéressantes, mais qui ne nous renseignent pas sur l'aspect de la ville dans les années soixante, dans l'album *Mémoire en Images* consacré à Bobigny, par P. Wiesner et D. Fontenaud, Ed. Alan Sutton, 1998.



Plan de Bobigny en 1960 (coll. de l'auteur).

Bobigny 1960-1969

Nous arrivons à Bobigny en mai 1960. J'ai trois ans, le général de Gaulle est président de la République depuis un an et demi, les « événements d'Algérie » se poursuivent, le nouveau franc est entré en vigueur, mais personne n'y est encore habitué (ma grand-mère parlera en « anciens francs », c'est-à-dire en centimes, jusqu'à sa mort en 1980). La physionomie de la ville a assez peu changé depuis les années trente. Elle compte 36 000 habitants et pourtant elle a encore des allures de grand village.

Quand Bobigny a été choisie en 1964 pour être le chef-lieu du nouveau département de la Seine-Saint-Denis, elle est loin d'être la ville la plus importante du département. Elle est surpassée par Saint-Denis, dont le nom sera d'ailleurs choisi pour désigner le département, Aubervilliers, Saint-Ouen ou même Drancy. Encore après cette désignation, à la fin de la décennie, il n'y a à Bobigny ni supermarché (il faut aller à Drancy), ni lycée (il faut aller à Drancy ou au Blanc-Mesnil), ni piscine (il faut aller à Pantin). Deux considérations conduisent à la choisir : d'une part sa position plus centrale dans le nouveau département que d'autres communes plus peuplées, et d'autre part l'existence d'importantes réserves foncières héritées de l'activité maraîchère de la commune et permettant de construire les bâtiments publics nécessaires pour un chef-lieu de département.

Bobigny affecte la forme d'un triangle très étiré. La base est face à l'ouest, jouxtant Romainville et Pantin, avec son cimetière « parisien », la hauteur est constituée par le canal de l'Ourcq et la route nationale 3, (avenue Jean Lolive à Pantin, rue de Paris à Bobigny), longeant Romainville et Noisy le Sec et l'hypoténuse est constituée par l'avenue Paul Vaillant-Couturier, partant du pont de Bondy et son prolongement vers l'est, la rue de Stalingrad, regardant vers La Courneuve. Mais au nord de cette hypoténuse, il y encore des quartiers au confin de Drancy et de Bondy. Depuis cette époque, pour des raisons inconnues, la rue de Paris a été rebaptisée rue de Metz.

Bobigny est alors une ville sans arbre. La terre, qui devait auparavant être couverte, au moins en partie, par la forêt de Bondy, a été impitoyablement essartée au fil des siècles. Les arbres, ça prend de la place et ça ne rapporte rien. Les pavillons achetés par les ouvriers sont dotés d'un minuscule jardin, trop petit pour contenir un arbre, et comme tout est fait « à l'économie », la commune n'a pas dépensé d'argent pour border les grandes artères d'arbres d'alignement. Où se trouvent les arbres ? Dans le square Gabriel Péri, entre l'église et la Maison du Peuple -mais ils n'ont pas encore eu le temps de pousser et donnent une ombre parcimonieuse-, rue de l'Union devant le collège, à la cité de l'Espace vert, comme son nom l'indique, dans le petit jardin de la maison Sainte-Marthe, devant l'hôpital franco-musulman et enfin le long du canal de l'Ourcq, bordé de grands peuplier. Le chemin de halage du canal est le seul endroit où quelqu'un qui aurait l'idée -saugrenue pour l'époque, le mot n'existe pas encore - de faire du jogging, pourrait aller. C'est peut-être aussi le seul endroit où les amoureux peuvent se rencontrer tranquillement, vu l'exiguïté des logements et le fait aussi que les familles étant plus nombreuses qu'aujourd'hui, il y a toujours un petit frère pour les embêter ou une petite sœur pour cafter.



Les arbres du canal de l'Ourcq dans les années 1950.

Jusque dans les années 1920, il y a eu des cultures de blés, mais c'est surtout sous la forme de terrains maraîchers que se manifeste l'activité agricole. On dit que les maraîchers ont commencé à remplacer la céréaliculture dans le dernier tiers du XIX^{ème} siècle et que ce sont des Morvandiaux qui ont implanté cette activité, destinée à être rentable, compte tenu de la proximité du grand marché de consommation de Paris. En 1960, ces terrains vierges à cinq ou sept kilomètres de Paris sont une bénédiction pour les organismes de logements sociaux et la plupart ont déjà été construits ou mis en réserve foncière. Néanmoins, il existe encore des maraîchers en exploitation. En juin 1967 encore, alors qu'on a déjà construit des tours rue Sémard, dans ma classe de CM2, le prix d'honneur reviendra à un fils de maraîcher (d'origine bretonne), Delentivy, travaillant du côté de la rue de la Folie.

Les banlieues de Paris de l'époque sont jalonnées de carrefours bien connus des chauffeurs routiers et des taxis : les Six-routes de Bobigny (l'actuel carrefour Normandie-Niemen) en font partie, comme un peu plus au nord, les Quatre-routes de Drancy et, un peu plus à l'ouest, les Quatre-chemins d'Aubervilliers, comme il y a ailleurs la Patte d'Oie d'Herblay ou la Vache-noire. Le carrefour des Six-routes, greffé sur l'hypoténuse du triangle, est un peu excentré ou, plus exactement, il est lui-même un centre, un des deux centres de la commune, en fait, l'autre s'articulant selon l'usage autour de l'axe mairie-église et même mairie-église-cimetière. L'axe qui joint ce centre traditionnel aux Six-routes est la rue Jean Jaurès, et elle est évidemment elle-même un axe important de la commune.

Mes parents n'ont pas de voiture. Pour arriver à Bobigny par les transports en commun depuis Paris ou les autres banlieues, on prend la ligne 5 du métro (Eglise Pantin-Porte d'Italie). On peut descendre à Porte de Pantin, sortir dans l'avenue Jean Jaurès² et prendre l'autobus 151, qui passe par les Six-Routes avant de poursuivre sa route vers Drancy. Ou bien on va jusqu'au terminus, Eglise de Pantin, et l'on va chercher l'autobus 148, qui lui aussi passe par les Six-Routes, avant de poursuivre vers Le Blanc-Mesnil.

² ...de Paris (XIX^{ème} ardt), à ne pas confondre avec la rue Jean Jaurès de Bobigny !



Jusqu'à la fin de la décennie, la ligne 5 est équipée de rames Sprague-Thomson, déjà vieillottes à l'époque.

Si l'on opte pour le 148, une fois sorti du métro, on longe l'église de Pantin à main droite, qui est sur une plateforme un peu surélevée, puis la manufacture des tabacs qui comporte un petit parc avec les rares arbres de ce quartier très minéral, et on descend, par un trottoir rendu étroit par les emprises des abris d'autobus, l'avenue Jean Lolive en longeant les terminus des différentes lignes jusqu'à celui du 148.

Aujourd'hui, il n'y a plus de gare routière le long de l'avenue Jean Lolive ; de la manufacture de tabac, il ne reste que le parc, ouvert au public, et le pavillon sur rue, qui appartient semble-t-il au conseil départemental. La rangée d'immeubles anciens qui se trouvaient sur le trottoir d'en face a été rasée jusqu'au n°163 et remplacée par des immeubles modernes.

Cette ligne est alors équipée d'autobus SOMUA³, plus modernes que les autobus à plateforme de Paris intramuros, mais moins que les Saviem et Berliet qui apparaîtront en 1965.



Un autobus SOMUA tout à fait identique à ceux de la ligne 148.

On est loin du passe Navigo, et même de la carte Orange. Les tickets d'autobus et les tickets de métro ne sont pas les mêmes. Les tickets d'autobus sont de petits dépliants bleu et jaune pâle ; le nombre de volets de ces dépliants qu'il faut donner varie selon la longueur de la course. Sur les autobus, il y a des plaques qui décrivent le parcours et indiquent les endroits où il faut un volet supplémentaire, cela s'appelle une section. A chaque arrêt, le

³ Filiale des aciéries Schneider, la SOMUA (Société d'outillage mécanique et d'usage d'artillerie) a fabriqué avant-guerre des chars de combats et, depuis lors, des autobus et autocars. Elle a été absorbée par la SAVIEM en 1955.

receveur quand il y en a un, ou le conducteur, crie le nom de l'arrêt et quand cet arrêt correspond à un changement de section, il ajoute « Section », par exemple « Opéra, section ! ».



Tickets d'autobus des années 1960

Le 148 emprunte la rue de Paris qui longe le canal de l'Ourcq et passe devant les Grands moulins de Pantin, puis devant la gare de triage de la gare de l'Est. A la hauteur du pont de la Folie, à tablier en acier riveté peint en noir mat, qui enjambe le canal, l'autobus tourne à gauche à angle droit et embouque la rue Jean-Jaurès. A partir de là, on est à Bobigny.

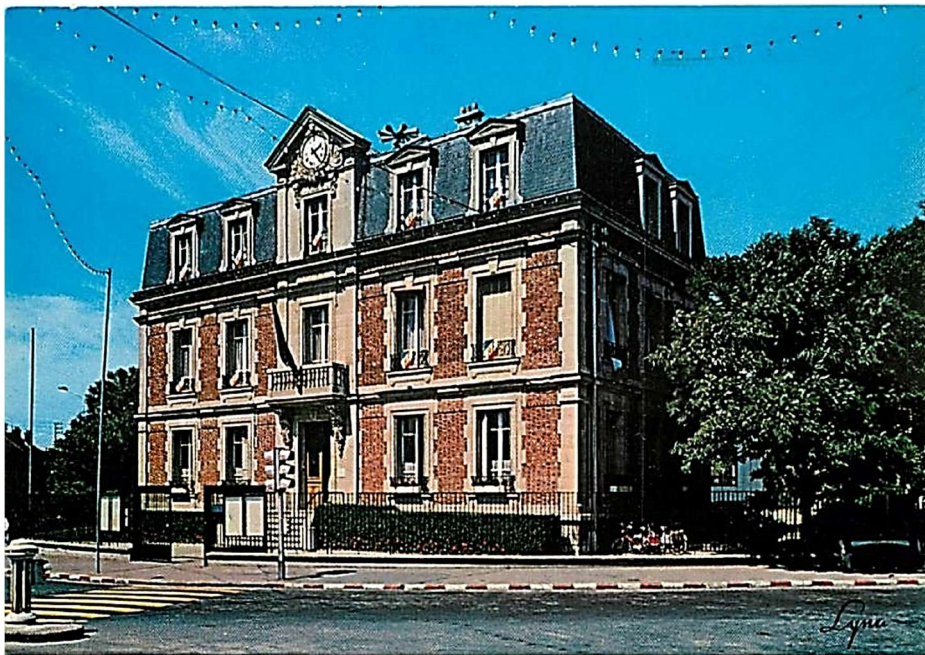


La rue de Paris au carrefour de la Folie vers 1970. Vue prise en direction du pont de Bondy. A droite du garage blanc et jaune, on aperçoit les frondaisons des arbres qui bordent le canal de l'Ourcq.

L'autobus passe par le carrefour des Six-Routes, continue par la rue Salengro, écorne Drancy pour finir au Blanc Mesnil.

A Bobigny, même mes lignes d'autobus ont été bouleversées ! Aujourd'hui, il y a toujours une ligne d'autobus qui porte le numéro 148, mais elle n'a plus rien à voir dans son tracé avec celle des années 1960, puisqu'elle part de la préfecture (Bobigny Pablo Picasso) et finit à l'aéroport du Bourget (musée de l'Air). L'habitant du quartier du rond-point Normandie-Niemen qui veut aller à Paris peut toujours prendre l'autobus 148, mais il descend à Bobigny Pablo Picasso, où il prend le métro.

A six-cents mètres environ, la rue passe sous une des voies du chemin de fer de grande ceinture, puis croise la rue de la République (plus ou moins aujourd'hui la rue Myriam Makeba) et la rue de la Cité (plus ou moins aujourd'hui le boulevard Lénine). C'est là que se trouve, sur une petite place, la mairie de Bobigny. Puis, à six-cents mètres encore, on arrive aux Six-routes.



Place de la Libération : la mairie de Bobigny aux temps de sa splendeur. Noter, à gauche, le passage piéton à bandes jaunes. C'était la couleur normale en France jusque dans les années 1970. Carte postale Lyna.

Rue Jean Jaurès

La rue Jean Jaurès forme une petite place devant la mairie, la place de la Libération. La mairie est alors une grosse villa bourgeoise de la fin du XIX^{ème} siècle en néo-Louis XIII (briques et pierres, toits en ardoise mansardés). Une annexe en préfabriqué jaune clair sera construite à côté et derrière la mairie « historique » vers 1964 (on l'aperçoit sous les arbres sur la photo ci-dessus).

Aujourd'hui, l'ancienne mairie n'a pas été démolie, mais tous ses volets sont fermés ; l'immeuble semble un bâtiment-fantôme.

Bobigny est un bastion de la banlieue rouge. Elle a été l'un des premières communes à avoir un maire communiste, Clamamus⁴ (qui a mal tourné pendant l'Occupation). En 1960, le maire est M. Guesnier. Pas fier, il vend lui-même l'Humanité le dimanche. Aux élections municipales de 1965, Guesnier est remplacé par Georges Valbon, représentatif d'une nouvelle génération de responsables communistes, comme Maurice Nilès à Drancy, Louis Odru à Montreuil, Robert Ballanger à Aulnay s/Bois, Guy Duclonné dans les Hauts-de-Seine, ou Georges Marchais dans le Val de Marne. Ils ont commencé comme ajusteurs, cheminots ou typographes, avaient une vingtaine d'années au moment de la guerre et ont parfois fait de la Résistance ; après la guerre, ils sont montés dans la hiérarchie du parti.

Elu un an après la désignation de Bobigny comme chef-lieu du nouveau département de Seine-Saint-Denis, c'est Georges Valbon qui, en collaboration avec la SEMARBO, Société d'Economie Mixte d'Aménagement et de Rénovation de Bobigny, va présider au grand massacre du vieux Bobigny. Après la victoire de la gauche en 1981, Valbon sera chargé de la peu enviable présidence des Charbonnages de France.

En continuant vers les Six-Routes, à main droite, les Bains-douches municipaux font l'angle de la rue Broucxeau, puis quelques immeubles de logement que j'ai vu construire de ma fenêtre vers

⁴ Elu maire en 1919, il passe au PCF avec son conseil municipal au lendemain du congrès de tour (1920).

1962, puis une cité d'urgence en préfabriqués sans étages, séparés de la rue par un jardinet et un grillage, ensuite une des entrées de la cité de l'Espace vert, sur laquelle nous reviendrons, puis, en biais et séparé de cette résidence par un mur en ciment, un terrain maraicher désaffecté, puis, un autre mur en ciment, puis le marché de Bobigny, puis encore un mur en ciment, puis un parking pour les camions du marché, puis quelques maisons. Au rez-de-chaussée de l'une d'elles se trouve le Bijou Bar, petit bar qui souffre du handicap de ne pas donner sur le carrefour mais qui doit bénéficier de la clientèle du marché, puis dans l'autre maison, Chez *Grégoire*, mercerie et entre d'Ali Baba pour les enfants car c'est aussi le marchand de jouets de Bobigny.



La mercerie *Grégoire* en 1978. A gauche, le *Bijou Bar*.

C'est une boutique à l'ancienne, encombrée de marchandise avec, à l'intérieur, des vitrines à encadrement de bois et un grands comptoir également en bois. A la fin de l'année scolaire, les mères y achètent le ruban dont les livres de prix doivent être entourés. Un peu avant Noël, on y trouve le dernier catalogue *Dinky Toys*, étant précisé que les voitures miniatures de cette marque sont fabriquées dans l'usine Meccano de...Bobigny !

Enfin, au coin de la rue et du carrefour, l'épicerie Damoy. L'enseigne Damoy appartient à cet âge de transition qui a précédé les supermarchés. Il y avait Damoy, Goulet-Turpin, Spar, les Docks Rémois, etc. Ce sont des épiciers indépendants qui se sont réunis en centrales d'achat pour peser davantage dans les négociations avec les fournisseurs, mais les magasins n'étaient pas passé au libre-service. Le Damoy des Six-Routes est au rez-de-chaussée d'un immeuble en briques grises. Avant l'ère de l'urbanisme moderne, l'usage, en banlieue comme à Paris, était de commencer par construire les immeubles à l'angle des places ou des croisements, le remplissage du reste se faisant progressivement et dans une certaine anarchie. On avait donc, jusqu'à l'invasion des grands ensembles, un urbanisme jalonné d'immeubles de un à trois voire quatre étages en brique, parfois en meulière, dont le rez-de-chaussée était occupé par un commerce, souvent un café et, entre ces « grands » immeubles, des pavillons, de petites maisons de ville, des ateliers, etc..

Si l'on reprend la rue Jean Jaurès depuis la Mairie, mais côté des numéros impairs, la rue ne se signale que par un maréchal-ferrant qui disparaîtra vers le milieu de la décennie. Il officie dans un hangar qui s'ouvre par un grand portail en bois donnant directement sur la rue. Il y a encore quelques chevaux de charriots de livraisons en région parisienne, et des chevaux de cirque ou de spectacles qui ont besoin d'être ferrés.

Rue de la Ferme

La rue de la Ferme commence perpendiculairement à la rue Jean Jaurès, côté ouest. A l'angle des deux rues. A main droite en venant de la rue Jean Jaurès, un grand terrain maraîcher, avec, au fond (côté nord), la maison du maître. Les maisons d'exploitants maraîchers sont toutes à peu près semblables. Ce sont d'assez grandes bâtisses en pierre meulière, à un étage et toits de tuiles mécaniques, avec quelques dépendances pour le matériel et, montée sur un châssis métallique, une grande cuve cylindrique en tôle peinte en noir mat : c'est le réservoir d'eau pluviale pour arroser les légumes (principalement les salades, les betteraves, les radis). Le terrain maraîcher de la rue de la Ferme est clos de murs du côté de la rue Jean Jaurès, mais non du côté de la rue de la Ferme. On y entre librement. A l'époque, les maraîchers n'ont pas investi dans des serres, qu'elles soient en verre ou en plastique comme celles d'aujourd'hui et, pour maintenir au chaud les légumes, ils les recouvrent d'une cloche de verre, une par légume. Après l'abandon de l'exploitation, les terrains sont donc jonchés de nombreuses cloches cassées. Cela me vaudra vers 1965 une séance à l'hôpital franco-musulman pour me faire recoudre la cheville profondément entaillée. Personne n'a l'idée de barriérer le terrain – et, en cas d'accident, personne n'a l'idée d'attaquer la mairie pour négligence.

La rue de la Ferme a la forme d'une équerre : elle part de la rue Jean-Jaurès et y revient plus loin, vers les Six-Route, après avoir fait un coude. Sur le trottoir de gauche, face au terrain maraîcher, il y a quelques maisons, puis une voie semi-privée, tracée pour desservir une barre de logements construite en 1959-60. C'est là que mes parents et moi allons habiter de 1960 à 1964, venant d'un taudis situé à Sèvres, diamétralement à l'opposé de Bobigny par rapport à Paris. J'ai trois ans et, 65 ans plus tard, j'ai encore en tête l'odeur du plâtre frais, car quand nous le visitons, l'immeuble est encore en cours de finition, puis celle du crésyl qu'utilise le gardien pour désinfecter les caves, et celle du gazon fraîchement tondu par le même gardien sur les pelouses étroites mais, à l'époque soigneusement entretenues, au pied de l'immeuble. Pas de parking souterrain, mais il y a des places de stationnement de part et d'autre de l'immeuble. Beaucoup de Dauphines. A un bout, un bac à sable pour les enfants. Nous habitons un grand studio de 36 m² ; il est au dernier étage et le pays est tellement plat et encore assez peu construit que de nos fenêtres, nous apercevons ce que tout le monde appelle alors les « gratte-ciels » de Drancy, situés à 2 kilomètres au nord. Au nombre de cinq sur une même ligne, ils sont modestes : quatorze étages -depuis on a fait pire-, mais je pense que ce sont les premiers construits en France, vers 1935, de même que l'ensemble immobilier dont ils font partie, la cité de la Muette, est peut-être le premier « grand ensemble » construit en France⁵. Pendant l'Occupation, c'était le camp de transit vers les camps de concentration d'Allemagne et de Pologne. Dans les années soixante, il abrite des logements et une caserne de gendarmerie. Les tours ont été détruites dès 1976.

⁵ Auparavant, on avait surtout développé le concept de cités-jardins, chères à Henri Sellier, à Suresnes (dont il était maire), à Chatenay-Malabry ou au Plessis-Robinson. Cela dit, le commanditaire de l'opération de Drancy, l'office de HLM de la Seine était présidé par Sellier.

Notre immeuble, tout blanc, n'est pas un HLM, mais une petite copropriété construite par BATICOOOP, société instituée pour faciliter l'accession à la propriété sans apport personnel. L'immeuble a quatre étages, comme beaucoup, tout simplement parce que la réglementation n'impose d'ascenseur que pour les immeubles de plus de quatre étages. Il est desservi par une voie privée qui part de l'impasse Colbert, qui existe toujours, jusqu'à la rue de la Ferme (aujourd'hui la rue du 8 mai 1945).

Dans les années Soixante Bobigny était une ville paisible où l'on n'éprouvait pas le besoin de se claquemurer derrière des digicodes.

Aujourd'hui, la voie privée qui borde cet immeuble est vraiment privée, fermée par des grilles, avec digicode, tant côté impasse Colbert que côté rue du 8 mai 1945.

Il y a un couple de gardiens alsaciens, les Schillis, qui seront bientôt remplacés par un couple roubaisien, les Desreumeaux, dont le fils Hervé va à la même école que moi, mais lui est en FE 1 puis FE 2 (Fins d'études première et deuxième années), tandis que je suis en CE 1-CE 2. C'est dans leur loge, en attendant que ma mère revenant du travail vienne me chercher, que je suivrai à la télévision les funérailles de Kennedy, en novembre 1963.

Au coin de la rue de la Ferme et de la voie privée se trouve une cahute bâtie de briques et de broc, avec un jardinet. Son propriétaire est un original, maigre, osseux, le menton en galoche, que tout le monde appelle M'sieur Lulu. C'est lui qui figure dans l'album de R. Doisneau *Les banlieues de Paris*, page 46. Après la voie privée, à cent mètres, sur le même trottoir, là où la rue tourne à angle droit vers le nord, se trouve le groupe scolaire Jean-Jaurès, construit vers 1960-61 très en retrait de la rue, de manière à laisser un grand terreplein où attendent les mères qui viennent conduire puis récupérer leurs enfants.

Aujourd'hui, ce terreplein a été supprimé et une grille ferme l'ensemble au ras de la parcelle.

Le groupe se compose de trois bâtiments perpendiculaires à la rue. D'abord, avec un revêtement de carrelage jaune clair, l'école maternelle, avec sa cour derrière. Puis, toujours perpendiculaire à la rue, le chemin en mâchefer qui aboutit à l'école des filles (il n'y a de mixité qu'à la maternelle), la plus éloignée de la rue, avec un revêtement de carreaux orange. Enfin, à droite, l'école de garçons, précédée de sa cour de récréation, avec un revêtement, -faut-il le préciser ?- bleu. Derrière l'école des garçons, il y des places de stationnement et a un terrain vague, lambeau d'une ancienne exploitation maraîchère.

Aujourd'hui, on a construit sur ce terrain vague une nouvelle école maternelle (Marthe Tesson). A noter, sur le trottoir d'en face (côté pair), un vestige de mur de maraîcher, comme il ne doit plus guères en exister à Bobigny.

A la maternelle, le mari de la directrice, M^{me} Deprin, a eu l'idée saugrenue de mettre dans un coin de la cour un tas de pneus de voiture. A la récréation, nous jouons avec ces pneus avec un plaisir non dissimulés, mais à la fin de la récré, les mains sont bien sales et il faut les laver. A l'école primaire, la récréation est consacrée à jouer notamment à Thierry la Fronde et à Zorro, avec des épées imaginaires, aux osselets, aux billes ou aux petites voitures, que nous faisons rouler sur les bandes peintes sur l'asphalte de la cour. Je n'ai jamais entendu parler de la moindre histoire de harcèlement. L'écriture au porte-plume est obligatoire et les tables en bois vernis comportent une rainure pour mettre le porte-plume et un trou dans lequel s'insère un petit encrier en verre qu'un employé remplit régulièrement d'encre noire. Au fond de la classe une petite bibliothèque

vitrée avec des livres recouverts de papier bleu que l'on peut emprunter. Nous portons tous un tablier. Le premier que j'aurai, à la maternelle porte en écusson brodé l'image du paquebot France⁶.

Le dernier jour de classe de chaque mois, le directeur (M. L'Hôte au début, M. Flament ensuite), arrive avec son cartable de cuir rempli des livrets scolaires des élèves de toutes les classes, dont ce jour-là il fait la tournée. Le rituel est chaque fois le même. D'abord, il y a l'attente, la boule au ventre, car on sait que c'est aujourd'hui. Puis le directeur entre. L'institutrice interrompt son cours et on se lève tous comme un seul homme. Il vient se mettre à côté de l'institutrice et déballe ses livrets. Ils sont classés en commençant par le dernier de la classe, pour faire durer le suspense. Lui ou l'institutrice assortissent de plus ou moins de commentaires la remise du livret à chaque élève. Le premier a droit à une sorte de diplôme imprimé en vert sur fond blanc et mis à son nom d'une écriture calligraphiée.

Comme la plupart de ceux qui ont été élèves à cette époque-là, nous pouvons rendre hommage à nos institutrices et instituteurs : M^{elle} Decrième⁷, M^{elle} Eyquet, M^{me} Senner, et, pour les classes voisines, M^{me} Jurovics, M. Kolodziejs. A cette époque l'ascenseur social fonctionne. Si je me remémore les deux classes de CM2 (instituteurs M. Raynaud et M. Baldi) l'année où j'y étais, deux élèves feront l'ENA, un fera Polytechnique et l'école des Ponts, un autre encore fera un doctorat d'informatique, passera par la Silicon Valley et créera sa « boîte » ; et je ne parle que des destinées dont j'ai eu connaissance.

A la fin de l'année, il y a la distribution des prix. En vue de celle-ci on dresse dans la cour une estrade à grand renfort de bois blanc et de toile de jute ; encore des odeurs qui s'impriment dans la mémoire d'un enfant. Le jour venu, les enfants présentent de petits spectacles. Je me souviens d'une année où l'on entendait, par les fenêtres ouvertes à cause de la chaleur de juin, les enfants des petites classes répéter inlassablement sous la direction de leurs institutrices, des évolutions chorégraphiques sur fond de cinquième danse hongroise de Brahms. Le jour venu, les autorités s'installent sur des sièges qui leur sont réservés et procèdent à la remise des prix. A l'issue du CM2, outre les divers prix, la municipalité offre un dictionnaire Larousse « classique » comme viatique du passage en 6^{ème}.

Des autocars scolaires amènent puis récupèrent des enfants de quartiers qui n'ont pas (encore) d'école, comme ceux de la cité de l'Etoile. Ce sont des Berliet bleus, probablement des PLB 6.

La rue de la Ferme, après avoir desservi le groupe scolaire, se trouve face à un terrain vague, ancien maraîcher, là encore ; elle forme un angle droit et se réoriente vers le bout de la rue Jean Jaurès, presque aux Six Routes. La partie de la rue perpendiculaire à la rue Jean Jaurès a été rebaptisée rue du 8 mai 1945.

Dans cette rue se trouve le médecin du quartier, le docteur Rosco, un très léger accent je crois d'origine roumaine, la soixantaine (ce qui est beaucoup à l'époque) il a les mains sèches, une bouche étroite et un œil qui évoquent ceux d'un pachyderme, impression que la vue de ses oreilles ne contredit pas. Une blouse blanche, un physique un peu à la de Gaulle âgé, mâtiné de Jean XXIII, mais les yeux rieurs et une grande bonté. Il a un pavillon plus coquet que les autres,

⁶ Mon dernier tablier, en quatrième, à Sèvres, portera un écusson représentant le Concorde, autre fierté technologique de la France.

⁷ Toutes les orthographes de noms de personnes sont purement phonétiques, je m'en excuse.

en brique et ciment des années trente ou cinquante. La salle d'attente et le cabinet sont aux rez-de-chaussée, le logement à l'étage. On franchit un portillon, on traverse un jardinet, on contourne le pavillon et on entre par derrière. Il partage son temps entre les rendez-vous à son cabinet et les visites à domicile, ce que bien peu de médecins font encore en 2025.

Une autre adresse utile dans la rue, c'est le cordonnier. Lui aussi a un pavillon dans un jardinet soigné qu'il faut traverser pour parvenir à son petit atelier, installé dans une sorte de cabane qui sent le cuir et la colle, comme de bien entendu. On lui confie la réparation des chaussures, mais aussi le remplacement d'une poignée de cartable ou celui des sangles avec boucles et ardillon des patins à roulettes de l'époque, très différents des « rollers » d'aujourd'hui.

Curieusement, dans cette partie de la rue qui est plutôt calme, on a installé le terminus de la ligne d'autobus 303, qui va vers Neuilly sur Marne. Sans doute parce qu'il n'y avait pas de place dans les artères convergeant vers les Six-Routes.

Les Six-routes

Les trois routes qui se croisent au carrefour des Six-routes pour former les six branches d'une étoile sont le chemin de grande communication (GC) 115⁸, appelée avenue Henri Barbusse, qui part de la porte de Pantin et se dirige vers Meaux et, au-delà, vers l'est de la France ; la RN 186, qui fait le tour de Paris. A Bobigny, elle vient de Saint-Denis et va vers Versailles par la banlieue est ; elle s'appelle rue de Stalingrad en arrivant au carrefour, venant de Pantin, puis devient l'avenue Paul Vaillant-Couturier en se dirigeant vers le pont de Bondy ; enfin la route GC 40, orientée sud-nord, qui vient de Choisy-le-Roi et va vers Drancy⁹. Jusqu'au carrefour, elle s'appelle la rue Jean-Jaurès et au-delà, rue Roger Salengro. Jean Jaurès, Henri Barbusse, Roger Salengro, Vaillant Couturier : on voit que l'onomastique locale a puisé dans le patrimoine commun des communes de gauche de la III^{ème} République.

A l'angle de la rue Jean Jaurès et du carrefour, faisant pendant à Damoy, se trouve l'une des institutions majeures de Bobigny : le tabac des Six routes, représenté sur les cartes postales de l'époque.

⁸ Nomenclature de 1896. Aujourd'hui D115.

⁹ Idem. Aujourd'hui D40 et D902.



www.delcampe.net

patinier666

Le carrefour vers 1960 est encore paisible. Photo du haut à gauche : à gauche le débouché de l'avenue Paul Vaillant Couturier et à droite celui de la rue Jean-Jaurès et, entre les deux, l'immeuble du magasin Damoy. Photo du haut à droite : le débouché de la rue Henri Barbusse, avec sur le trottoir le petit kiosque à journaux. Photo du bas à gauche : le débouché de la rue Henri Barbusse et de la rue Roger Salengro. La photo du bas à droite est prise de la rue Henri Barbusse venant de Pantin. La photo du milieu représente encore le tabac (c'est un des principaux points de vente de cartes postales : les éditeurs de cartes le soignent !).



Les Six Routes vers 1965. A gauche l'immeuble Damoy, le débouché de la rue Jean Jaurès avec les petites maisons abritant la mercerie Grégoire et le Bijou-Bar. A droite, le Tabac des Six-Routes. Carte postale colorisée P.I. Collection de l'auteur.

Le tabac des Six-Routes a une petite entrée côté rue Jean Jaurès, c'est la partie cigarettes, articles de fumeur et PMU. Dans la petite vitrine, près du comptoir, il y a, outre les briquets Silver Match,

Feudor et Colibri qui font une publicité d'enfer dans les magazines, des montres de la marque bon marché Kelton. Ma première montre me fut offerte à l'issue du CM2, j'avais dix ans et c'était une Kelton achetée dans ce tabac (« *Kelton, la montre qui déconne* », me dira un camarade). Il y a aussi le juke-box, et le « billard électrique » (mes parents ne disent pas *flipper*). Les chaises et les banquettes sont recouverte de sky vert bronze. Les boiseries sont vernies. Le dimanche après-midi, c'est l'endroit le plus vivant de la ville.

Après l'épisode du tobogan (un viaduc routier à deux fois une voie permettaient aux véhicules de la rue Henri Barbusse de passer par-dessus le carrefour), le carrefour a quadruplé de taille, comme l'avenue Paul Vaillant-Couturier, ce qui a entraîné la démolition sur plusieurs dizaines de mètres des immeubles qui bordaient ce rond-point et les voies qui convergent vers ce carrefour (Normandie-Niemen).

* *
*

Le centre

Revenons à la mairie et à la place que forme la rue Jean Jaurès à cet endroit, la place de la Libération. De cette place partent vers l'est deux rues qui enserrant un îlot de forme ovale allongée, composé de maisons qui sont parmi les plus anciennes de la commune et que nous appellerons l'îlot central. La rue du nord s'appelle la rue de la Cité et celle du sud la rue de la République.



Au_fil_du_temps

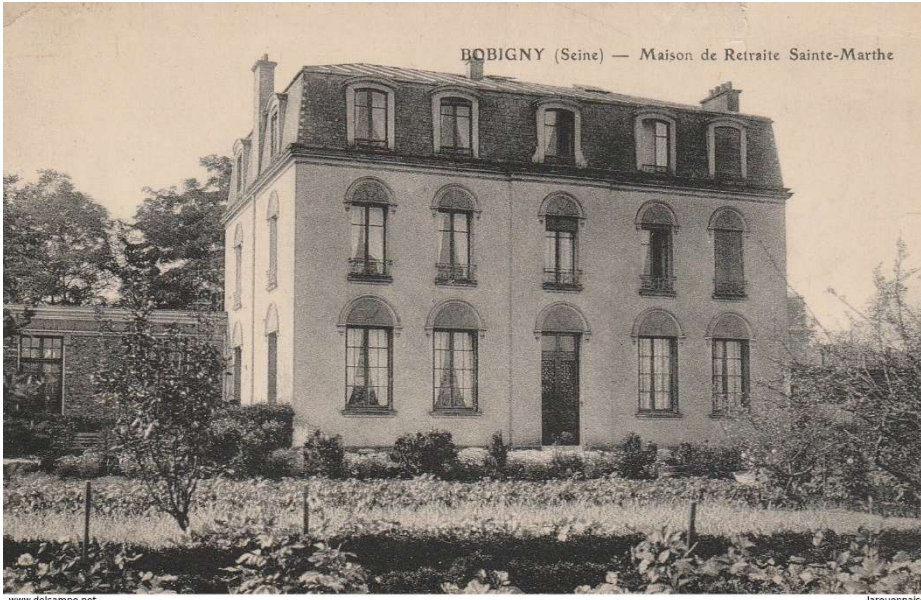
www.delcampe.net

La vue que l'on a au débouché de la rue Jean Jaurès en direction de la rue de la République et de l'église. La photo date des années trente, mais rien n'a changé jusqu'à la fin des années Soixante, si ce n'est que l'on a construit une grille devant la mairie (cf. p. 9), réduisant la superficie du terreplein et entraînant la disparition des deux arbres que l'on voit ici de part et d'autre du perron.

Rue de la Cité

Rue du Lieutenant Lebrun

De la rue de la Cité part plein nord la rue du Lieutenant Lebrun, qui aboutit à l'avenue Paul Vaillant-Couturier. C'est dans cette rue que se trouve, derrière la mairie, donc, la maison de retraite de Bobigny, la maison Sainte-Marthe, tenue, comme son nom l'indique, par des religieuses. C'est là que ma grand-mère paternelle, Yvonne De Croone, qui perd un peu la tête et ne peut plus vivre seule à Sèvres, passera les trois dernières années de sa vie, de 1963 à 1966.



Cette photographie de la maison de retraite Sainte-Marthe date d'avant 1914, mais le bâtiment existe toujours dans les années soixante.

Il y a un petit jardin, une petite porte, un petit escalier en bois recouvert de linoléum et l'on accède aux dortoirs. Car les « résidentes » n'ont pas une chambre individuelle, comme dans les EHPAD modernes : elles vivent dans des dortoirs de huit ou dix lits.



Entre deux lits dans le dortoir de la maison Sainte-Marthe vers 1964. Chaque pensionnaire a un lit de 90, une chaise, une petite table, une table de chevet, sans doute une armoire. Pas de télévision, aucune intimité (collection de l'auteur).

Curieusement, cette maison n'a pas été rasée : après extension et mise aux normes modernes elle est devenue un EHPAD et les arbres ont grandi. On a même gardé le vieux mur d'enceinte, visible boulevard Lénine.

Rue de l'Union

La rue suivante, perpendiculaire elle aussi à la rue de la Cité et partant donc vers le nord, est la rue de l'Union. Ici, nous sommes dans le cœur historique du village. A l'angle ouest de la rue de la Cité et de la rue de l'Union se trouve un immeuble en brique, au rez-de-chaussée duquel se trouve le coiffeur ou mon père m'emmène me faire couper les cheveux. En attendant mon tour, je lis des petits albums de bandes dessinées que mes parents n'achètent pas car ce sont des BD américaines : Batman, Superman et même l'ignoble Pim Pam Poum.

A l'angle opposé de la rue de l'Union, un lieu important de la vie balbynienne est la Maison du peuple. Elle a été construite en retrait de l'alignement, dégagant un trottoir plus large, où le public peut attendre l'ouverture des portes.

Qu'est-ce que la Maison du Peuple ? C'est, comme les Bains-douches, une réalisation sociale de la municipalité de gauche, qui abrite une bibliothèque de prêt et une salle de spectacle et peut-être un local d'expositions. C'est un rectangle dont le petit côté sud donne sur la rue de la Cité. C'est là que se trouve l'entrée de la bibliothèque municipale. A gauche de l'entrée, un escalier droit conduit à un palier où se trouve le bureau de l'employé. En pivotant à droite, on entre dans la salle unique de la bibliothèque, carrée, bien éclairée par des fenêtres donnant sur la rue de l'Union. Le mur du fond et celui de droite sont tapissées de rayonnages. A mi-hauteur se trouvent ce qu'en édition on appelle les beaux livres, grands livres sur papier glacés représentant des châteaux, de beaux paysages, des animaux. Avant que je sache lire, mon père m'installe à une table avec l'un de ces beaux livres, pendant qu'il furette dans les rayons. C'est sans doute de là que me vient mon goût des châteaux...

Le mur sud qui sépare la salle de la cage d'escalier est couvert en partie de rayonnages. C'est de ce côté que se trouvent les livres pour la jeunesse. Des tables en bois verni destinées à la consultation sur place aux sièges en skaï vert, en passant par les dalles en plastique du sol, tout est propre, brillant et exhale une odeur de plastique qui fait concurrence à celle des livres. J'aime particulièrement l'odeur d'encre et de colle de ces beaux livres rarement ouverts.

Le quartier du Parc

Côté rue de l'Union, la Maison du peuple présente une entrée vitrée avec marquise qui rappelle les cinémas de l'époque. C'est l'accès à la salle de spectacle. C'est là que j'ai vu mon premier spectacle théâtral, vers neuf ans : c'était *Le Brave soldat Chweïk*¹⁰, avec Paul Le Person. Je m'y suis copieusement ennuyé en dépit du très grand acteur qu'était le Person.

¹⁰ D'après l'œuvre de l'écrivain tchécoslovaque Jaroslav Hasek (1923).



www.dielcampo.net Rue de l'Union. La maison du peuple, dans les années 50. (carte postale Marco). www.dielcampo.net



Rue de l'Union. La maison du Peuple, dans les années 40, vue dans le sens opposé. La photo est de mauvaise qualité, mais elle a l'intérêt de montrer la rue en enfilade et notamment les arbres devant le CEG.

Toujours rue de l'Union, après la Maison du Peuple, sur le même trottoir et également un peu en retrait, il y a le CEG, le collège d'enseignement général, en pierre meulière, précédé d'une double rangée de marronniers. Nous sommes avant la réforme Haby de 1975 instaurant le collège unique : à l'issue du CM2, il y a deux filières, la longue, avec le lycée, et la courte avec le collège, qui coexistent et il y a des collèges d'enseignement technique (CET) et des collèges d'enseignement général (CEG), qui ne conduisent qu'au brevet.

La Maison du peuple a été inaugurée en 1936, tout un symbole. La rue de l'Union se poursuit jusqu'à l'avenue P. Vaillant-Couturier. A mi-parcours, elle est coupée à angle droit par la rue Léon Ginisty et le croisement forme une petite place. Parallèles à la rue de l'Union, courent, à l'ouest,

la rue du Lieutenant Lebrun et, à l'est, la rue Vellard. Ce grand quadrilatère fait irrésistiblement penser au tracé des allées d'un parc classique et, de fait, sur les plans anciens, ce quartier s'appelle le quartier du Parc. Tout s'éclaire quand on sait que le château - ou plutôt le manoir - des seigneurs de Bobigny se trouvait rue de la Cité, à l'emplacement de la Maison du peuple (re-tout un symbole), en face de l'église.

Rue de la Cité (suite)

Si nous poursuivons sur le trottoir nord de la rue de la Cité, nous trouvons, près de la Maison du peuple, un autre immeuble au rez-de-chaussée duquel se trouve Sciardis, le marchand de cycles.



Le magasin *Sciardis* vers 1970. L'entrée de la bibliothèque est à sa gauche, en retrait.

Son magasin, pas très grand, à la façade entièrement vitrée, abrite un grand choix de vélo et cyclomoteurs. D'autres sont exposés sur le trottoir. C'est là que mes parents achèteront mes vélos : d'abord un 500 « ballon » rouge, avec lequel mon père m'apprendra à « faire du vélo », dans l'allée principale de la cité, comme tous les pères, trottant derrière le vélo en tenant la selle par derrière. Il fixera aussi à la roue arrière des roulettes d'appoint qu'on appelle des stabilisateurs. J'aurai ensuite un 600 « ballon » bleu métallisé. Gino Sciardis avait été un coureur cycliste. Né en 1917, il mourra en 1968 à 51 ans.

Continuant toujours la rue côté nord, nous arrivons à la rue Vellard, autre rue orientée sud-nord. Au coin de cette rue se trouve alors une école maternelle en préfabriqué construite à la fin des années cinquante en U autour d'une petite cour. C'est là que je fais ma première année de Maternelle à quatre-cinq ans (1961-62).

Avant cela, l'îlot central est coupé par le prolongement de la rue de l'Union vers le sud. A l'est de cette rue, l'îlot est constitué par un square, le square Gabriel Péri, l'unique espace vert public de la ville, créé après la guerre à l'emplacement d'une sorte d'esplanade sans aménagement particulier : la place Carnot. En 1960, ce square, de forme triangulaire, est récent et ses arbres ne sont guère élevés. Je ne fais pas attention aux essences d'arbres à cette époque. Au vu des photos, ce ne sont ni des platanes, ni des acacias ou robiniers (faux acacias), pourtant essence favorite des communes de la ceinture rouge, probablement parce qu'ils ne sont pas chers. Donnant sur ce square, côté ouest, se trouve une autre école maternelle, en dur celle-là, dans les locaux de l'ancien bureau de poste. En 1960-61, ma mère, qui fait nounou pour mettre un peu de beurre dans

les épinards, va chercher deux petits à cette école le soir et les ramène à la maison jusqu'à ce que leurs mères viennent les chercher.

Aujourd'hui, ce bâtiment existe toujours, avec une vocation sociale, semble-t-il. Il est même le seul de l'îlot central à être resté debout, mais en mauvais état.



Le square vers 1969. Au fond, la rue de la République, avec l'église. Photo prise depuis l'entrée de la bibliothèque en direction du sud



Entre église et bureau de poste vers 1969.

Rue de la République

Nous repartons de la place de la Libération, devant la mairie, et prenons cette fois la rue de la République, c'est-à-dire le bord sud de l'îlot central. C'est là que se trouve le dispensaire municipal Joliot-Curie (autre nom apprécié des municipalités communistes), avec un dentiste et un oculiste (on n'emploie pas encore le mot plus prétentieux d'« ophtalmologiste »). Un peu plus loin,

le trottoir sud de la rue de la République s'élargit, formant une placette face au square Gabriel Péri. C'est là que se trouve l'église de Bobigny, noircie par la pollution, placée sous l'invocation de Saint-André. Elle n'est pas orientée, l'abside étant au sud. Construite après les destructions occasionnées par la guerre de 1870-71 (combats du Bourget), cette église, bâtie à l'économie, n'a pas d'intérêt architectural. Elle n'est séparée des immeubles situés à sa gauche et à sa droite que par d'étroits passages. Ici, les maisons, un peu anciennes, des maisons de village ou de bourg francilien, abritent des commerces à leur rez-de-chaussée, notamment un marchand de journaux.



Carto75

www.delcampe.net

Le marchand de journaux entre l'église Saint-André et le bureau de poste (vers 1950).

Sur la façade de la maison à un étage + combles jouxtant l'église à gauche a été apposée une stèle sur laquelle sont inscrits les noms des enfants de Bobigny morts pour la France. C'est à cette vieille église Saint-André que j'assiste à ma première messe (est-ce une messe Vatican II ? je ne m'en souviens pas), celle des obsèques de ma grand-mère, morte à la maison de retraite Sainte-Marthe. J'ai neuf ans et demi et suis un peu impressionné. Avant, je me suis entraîné avec ma mère à faire le signe de croix dans le bon sens.

En 2025, il y a toujours un « îlot central » qui part vers l'est depuis la rue de Jean Jaurès, mais, comme il se doit, cet îlot central, avec le square et les rues de la Cité et de la République forment la partie de la ville qui a été le plus touchée par les destructions massives des années 1970-1980, au point que le tracé de l'ancienne voirie n'est plus lisible. Du passé on a fait table rase. La rue de la Cité a plus ou moins été recouverte par le boulevard Lénine et la rue de la République par la rue Miriam Makeba. L'espace vert situé entre ces rues est plus grand que le square Gabriel Péri, qu'il a remplacé, mais en son sein, on a gardé un enclos triangulaire bordé de barrières métalliques blanches, comme pour évoquer l'ancien square. Les arbres sont des tilleuls.

Ces destructions n'ont même pas respecté – ce qui est rare, même dans les communes de la ceinture rouge – l'église, qui a été remplacée par une construction disons... « résolument contemporaine ». Ses

murs blancs, souillés par les coulures des eaux pluviales, sont déjà presque aussi sales que ceux de la précédente ; elle est située un peu plus au sud-est que celle-ci, et son adresse est avenue Karl Marx...

Pour apprécier d'un coup d'œil l'évolution de ce segment de la rue de la République, on pourra se reporter à l'ouvrage « Un siècle passe », de A. Blondel et L. Sully-Jaume¹¹ consacré à la dégradation progressive de la petite couronne parisienne : les photos de ce même site balbynien en 1910, 1971 et 1992 ont même le triste privilège de faire la couverture du livre.

Rue Carnot

Au-delà de la rue Vellard, la rue de la Cité et la rue de la République se rejoignent et deviennent la rue Carnot. Au coin de cette rue et de la rue de la Folie, trône le bureau de Poste. C'est une construction des années Trente, en brique et ciment, avec des inscriptions en typographie art déco. J'y entre un peu impressionné par la hauteur sous plafonds, le sol dallé, les grandes baies, le grand comptoir en angle, les hauts pupitres avec les Bottins qu'il faut faire basculer pour les ouvrir, les cabines téléphoniques en bois verni, vitrées. A cette époque, il n'est pas question de Banque postale : il y a les PTT, un point c'est tout. Les guichets du bureau de Poste sont compétents aussi bien pour ce qui s'appelle alors le service des Chèques postaux que pour le courrier, encore abondant à cette époque où il faut patienter des années pour obtenir un raccordement au téléphone. Et puis il y a le cadre à fond noir où les PTT présentent, sous verre, leurs dernières créations philatéliques, les belles vignettes en taille douce de Becquet, Pheulpin ou Décaris. Le timbre ordinaire coûte 0,30 NF, le timbre pour carte postale 0,25 NF. Le bureau de Bobigny est l'un des nombreux bureaux de Poste construits en France dans les années Trente, dans le cadre d'un plan d'investissement destiné à relancer l'activité économique française alors dans le marasme, en essayant d'obtenir avec les investissements publics un effet de levier que les économistes qualifieraient de keynésien.

¹¹ *Un siècle passe*, A. Blondel et L. Sully-Jaume, Editions Carré, 1994.



www.delcampe.net

storyland60

Rue Carnot vers 1969, vue de la pointe du square Gabriel Péri, avec le bureau de poste. A droite de celui-ci, on voit l'amorce de la rue de la Folie. Superbe photo, très rare, bien évocatrice de l'ambiance paisible de Bobigny avant les grands bouleversements.

Au-delà, rue Carnot on ne trouve plus que le cimetière et, au-delà, des maraîchers.



La rue Carnot (pavée) en 1960 (Collection de l'auteur). Vue prise près du cimetière (à gauche). A droite, des maisons maraîchères. Aujourd'hui, c'est le b^{ld} Maurice Thorez.

Rue de la Folie

La rue de la Folie est encore pavée et non goudronnée. Tout ce quartier, presque jusqu'aux usines qui bordent le canal est constitué de maraîchers encore en exploitation. On y sent des odeurs de terre, de pulpe de légume écrasée sur le pavé et de fumier.

Les usines des bords du canal ont été démolies, désindustrialisation oblige – et remplacées par un espace vert : le parc de la Bergère. Des rues nouvelles, aux noms politiquement typés, ont été construites à la place des maraîchers.

* *
*

Nous poursuivons notre promenade -souvenir dans le Bobigny des années Soixante en suivant les rues qui rayonnent du carrefour des Six-routes, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Voici d'abord :

L'avenue Paul-Vaillant-Couturier

Cette avenue est le nom que porte la nationale 186 dans son parcours balbynien. Cette nationale fait le tour de Paris à dix ou douze kilomètres de la capitale. Elle est donc l'homologue routière du chemin de fer de grande ceinture. Sous le nom d'avenue P. Vaillant-Couturier, elle part des Six-routes et va jusqu'au pont de Bondy. En partant du carrefour, côté sud (numéro pairs), on dépasse la petite rue qui sert de parking au marché et qui va de l'avenue à la rue Jean Jaurès, puis le débouché du marché, lui aussi traversant,



Rue Jean-Jaurès vers 1973 : le marché. A gauche, l'arrêt de l'autobus 148 et, au fond le « toboggan » qui surplombe le carrefour des Six-Routes.

puis on longe la maison de maraîcher correspondant à la bande de terrain non construite coincée entre le marché et la cité de l'Espace vert, puis on arrive à cette dernière, dont la vraie adresse postale est 22 av. P. Vaillant-Couturier, qui sera la mienne pendant cinq ans et demi (1964-1969). Il y a là dix bâtiments tous identiques, en forme de boîte à chaussures, construits en 1955-1956 -ils ont donc à peu près mon âge-, numérotés de M à V. Le mien est le bâtiment P. Chaque bâtiment comporte un rez-de-chaussée et quatre étages (pour cause de réglementation sur les ascenseurs, bis) réparties en deux cages d'escalier G pour gauche et D pour droite. Nous habiterons bâtiment PG (nous avons échappé au PD). Et pour la première fois, à sept ans, j'aurai une chambre à moi.

Les appartements sont des trois-pièces exigus (56 ou 62 m² selon les types), mais logeables, car il n'y a pas de place perdue en couloirs. Les caves sont spacieuses. On y accède non par un escalier mais par une rampe. A chaque étage deux appartements. Si vous avez suivi, cela fait pile deux-cents logements. Il ne s'agit pas de HLM mais d'une copropriété.

Ces immeubles ont été conçus avec un chauffage au charbon individuel (en 1956 !). Dans l'appartement, il y a un poêle encastré dans un mur de la salle de séjour et l'air chaud est « pulsé »

dans toutes les pièces de l'appartement via des grilles d'aération. La réserve de charbon prend de la place dans la cave. L'hiver, tous les jours ou plusieurs fois par semaine, il faut remonter des brocs de charbons pour alimenter le poêle ; par ailleurs, tout en bas de celui-ci, il y a le cendrier qui recueille les cendres du charbon brûlé et qu'il faut vider périodiquement. Mes parents remplaceront rapidement le poêle à charbon par un poêle à mazout (on ne dit pas encore « fioul », à l'époque) de marque Airflam. La réserve de charbon est remplacée par deux futs de 100 litres de mazout. Avec une pompe à bras, on transvase le combustible dans des jerrycans en plastique ; arrivé dans l'appartement, on le transvase des jerrycans dans un réservoir mural situé dans les WC et qui communique avec le poêle par un tuyau percé à travers le mur. Le poêle comporte un hublot dans lequel on voit le mazout brûler dans la cuve avec des lueurs orange et vertes. Pour favoriser la combustion, on jette dans la cuve une tablette méta¹² à l'allumage.

Qui sont les habitants ? Ce sont des « petits blancs », mais tout de même propriétaires. Au rez-de-chaussée, à gauche, une famille d'Espagnols. Lui est catalan, arrivé en France avec la défaite des Républicains, en 1939, vers seize ans. Maçon par nécessité, il a sans doute au fond de lui-même rêvé un autre avenir et il en avait les capacités, alors, il va sur ses chantiers en voiture (une Panhard vert clair), sa tenue de travail et son casse-croûte serrés dans une serviette de cuir, il fume avec un fume-cigarettes et l'hiver porte un pardessus à col d'astrakan. Son épouse est du sud de l'Espagne, les mauvaises langues disent qu'elle est gitane. Le cœur sur la main, en tous cas, elle est femme de ménage à la mairie. Quatre enfants entre 6 et 16 ans. Ils s'entassent donc à six dans 56 m². A droite, des Bulgares qui ont fui le communisme. Lui est tailleur en chambre ; ils sont très pauvres mais se saignent aux quatre veines pour mettre leurs deux filles à l'école privée de Bobigny, l'école Charles Péguy. Au premier étage gauche, lui (mon père) inspecteur des PTT, elle ancienne vendeuse, femme au foyer (c'est-à-dire femme de ménage, garde d'enfant, infirmière, cuisinière, couturière, retoucheuse, etc.), un fils unique ; porte droite une retraitée qui était femme de ménage à l'hôpital de Blida (Algérie). Son fils célibataire, technicien, roule en 204 cabriolet blanche. Ce sont de vrais pieds-noirs, d'une famille du Dauphiné. Au 2^{ème} étage gauche, les Trancourt, lui ancien pompier. En face les Attias, des séfarades retraités venus d'Algérie. 3^{ème} et 4^{ème} étages ? Je me rappelle seulement qu'au 4^{ème} gauche, c'était un M. Muraciolle, ancien militaire d'origine corse. Notre appartement était auparavant occupé par les Garcia, Le mari d'origine espagnole était un technicien de Sud-Aviation (aujourd'hui l'Aérospatiale), parti parce que muté à Marignane, je crois. Mes meilleurs copains sont dans ma classe et habitent dans la résidence. Le père de l'un travaille aux Grands Moulins de Pantin et sa mère est postière. L'autre a un père comptable dans une fabrique de bonbons haut de gamme. De temps en temps j'ai droit à un gros sachet en papier kraft de ces bonbons dont la marque -le Coq blanc- a disparu depuis longtemps.

Un des copropriétaires, par ailleurs fonctionnaire de police, M. Marciaux (orthographe non garantie), fait office de jardinier. Il surveille aussi les garnements et les rappelle à l'ordre à l'occasion.

¹² Tablettes en polymère de l'aldéhyde acétique, de couleur blanche, insoluble dans l'eau, non-explosible, qui s'enflamment facilement.



Un bâtiment de la Cité de l'Espace vert vers 1964. Au premier plan, M. Marciaux creuse une tranchée pour planter une haie de troènes. (carte postale P.I., collection de l'auteur).

Accotée à l'un des bâtiments, une salle de réunion sommaire sert aux assemblées de copropriétaires, auxquelles mon père assiste consciencieusement.

Juste après la cité de l'Espace vert, nous traversons la petite rue Lefebvre et rencontrons une autre copropriété, Les Castors, petits immeubles de deux étages, construits à peu près en même temps que la précédente.

A l'époque, tout un chacun pouvait traverser la cité. Aujourd'hui, tous les accès sont fermés par digicodes. Les plans de ville ont curieusement étendu l'appellation « Castors » à la Cité de l'Espace vert.

Sur le trottoir nord de l'avenue P. Vaillant-Couturier, de petites rues pavillonnaires en épis se dirigent vers Drancy. La première s'appelle la rue de l'Harmonie. D'une façon générale, les pavillons à Bobigny sont très petits, souvent la taille de ce qu'on appelle une case aux Antilles : une porte centrale et une fenêtre de chaque côté, sur un petit bout de jardin. Certaines ont encore dans les années Soixante un toit de carton goudronné et non de tuiles, mais pour les ouvriers qui les ont construits dans les années 1910-1930, c'était avoir son chez soi (genre « Villa Sam Suf-fit »), échapper aux taudis parisiens riches en bacilles de Kock et se retrouver au bon air (relatif).

Entre le carrefour et la rue de l'Harmonie, l'avenue Vaillant-Couturier porte mal son nom (d'avenue) car elle est très étroite (une voie dans chaque sens). Comme il s'agit d'une route nationale qui prend chaque année plus d'importance, à la fin de la décennie, elle est saturée le matin et le soir. Juste avant la rue de l'Harmonie, quelques maisons, puis d'autres construites très en retrait au point de former une placette. Au fond de cette placette, au coin des deux rues se trouve la boulangerie-pâtisserie Platau (orthographe non garantie). On y trouve les gâteaux que l'on trouve dans les boulangeries de l'époque : viennoiseries, flans (à l'époque, ils ont une forme parallélépipédique), tartelettes, glands verts ou roses fourrés à la crème pâtissière, têtes de nègre, mes préférés -le politiquement correct n'a pas encore remplacé ce nom par « meringues au chocolat »-, des babas au rhum, des religieuses au chocolat ou au café et des éclairs idem. Mais pour

les enfants, c'est aussi la boutique où l'on achète les pochettes surprises, les glaces, les boules à la noix de coco, les chewing-gums Malabar roses (10 centimes), les carambars bruns (5 centimes), les roudoudous (« qui nous niquaient les dents », comme dit la chanson) et il y a même encore cette très ancienne friandise, la poudre de réglisse, qu'on appelle aussi coco, contenue dans de petites boîtes rondes en métal, qu'on dilue dans de l'eau.

Au-delà de la rue de l'Harmonie et de la rue Lefebvre, en allant vers le pont de Bondy, les bords de l'avenue Vaillant-Couturier n'offrent rien de saillant ni d'un côté ni de l'autre : des petits pavillons, des terrains vagues, dont un est occupé par un vieil autocar sans roue qui sert d'abri à des sans-logis, et quelques « grands ensembles » des années cinquante. L'avenue P. Vaillant-Couturier, la rue P. Sépard, la rue Alcide Vellard et la rue Carnot forment un vaste quadrilatère, naguères occupé par des maraîchers. Dans ce quadrilatère, une impasse part de l'avenue vers le sud, appelée l'impasse de l'Avenir ; à l'opposé, une autre impasse part de la rue Carnot vers le nord, c'est l'impasse du Progrès, comme quoi, les lotisseurs ne manquaient pas d'humour. Ces deux impasses sont sur le même axe. Il suffirait de les prolonger pour faire une rue unique, mais comment l'appeler ? Rue du progrès ou rue de l'Avenir ? C'est dans ce grand quadrilatère que sont bâties les premières vraies tours de Bobigny en 1966.

Aujourd'hui, la rue Carnot s'appelle le boulevard Lénine ; il n'y a plus d'impasse, ni du Progrès, ni de l'Avenir, mais une rue en équerre, qui va de ce boulevard Lénine à la rue Vellard et qui s'appelle l'avenue Paul Eluard. L'avenue P. Vaillant-Couturier est devenue de loin l'artère la plus large qui traverse le carrefour (hier des Six-routes, aujourd'hui Normandie-Niemen), puisque de route nationale 186 est devenu l'autoroute A86, avec ses rampes d'accès et de sortie et ses souterrains. Sa saignée, en largeur, a été multipliée par quatre ou cinq, au détriment des pavillons et des petits immeubles situés au nord de l'avenue, est celle de l'autoroute A 86, qui traverse Bobigny d'est en ouest.

Au bout de l'avenue P. Vaillant-Couturier, côté nord, près du pont de Bondy, se trouve un quartier qui, en ces années soixante, nous semble excentré, qui a d'ailleurs sa propre chapelle, Notre-Dame du Bon-Secours et ses groupes scolaires, Anjou et Edouard-Vaillant, et qui semble plus dans la sphère d'attraction de Bondy que dans celle de Bobigny. C'est là qu'Emile Aillaud a construit la Cité de l'Abreuvoir, préfiguration de ce qu'il fera à Grigny la Grande-Borne.

Avenue Henri Barbusse (côté Drancy)

La prochaine rue que nous rencontrons dans notre tour des Six-routes est la rue Henri Barbusse.

Venant de l'avenue Paul Vaillant-Couturier, avant de s'engager dans la rue Henri Barbusse, on passe devant le café des Six-routes, qui jouit d'un bel emplacement, comme le tabac, dont il est le concurrent. Puis, sur le trottoir, on trouve le petit kiosque à journaux de couleur jaune pâle, le seul de Bobigny. A cette époque il y a beaucoup moins de magazines qu'aujourd'hui et l'essentiel de la presse peut tenir dans un kiosque d'un mètre cinquante de côté au sol. A l'intérieur trône un monsieur discret à petites moustaches qui a une petite éponge mouillée pour saisir les journaux sans que ses doigts glissent. Mes parents achètent *Libération*. Rien à voir avec le journal de Serge July, fondé seulement en 1973. Celui des années soixante est un journal crypto-communiste fondé clandestinement sous l'Occupation par Emmanuel d'Astier de la Vigerie. A sa cessation, en 1964, mes parents achèteront l'Humanité, qui est probablement alors l'un des quotidiens les plus vendus à Bobigny. Ma mère achète aussi, le mercredi, le Canard Enchaîné et Télé Sept jours, quand la télévision aura fait son entrée à la maison.

L'arrivée du premier poste de télévision au foyer familial est un des moments les plus importants de la vie d'un enfant des années Soixante. Pour moi ce sera en février 1964, un poste Schneider, qui tombe souvent en panne. Son installation coïncide avec les Jeux olympiques d'hiver d'Innsbruck. Chaque semaine je scrute avec intérêt Télé 7 jours pour découvrir les programmes de la semaine suivante. La semaine de Noël, la couverture du magazine est pleine de doré et les programmes sont bien plus riches que le reste de l'année. Comme il n'y a que deux chaînes de télévision, le soir, les Français regardent tous plus ou moins les mêmes émissions et, le lendemain matin, à l'école ou au travail, ils les commentent. Cela contribue évidemment à la cohésion de la nation. Le générique de l'émission *Bonne nuit les petits* (tous les soirs à 19 h 20, de 1962 à 1973) qui accompagne la croissance des enfants du baby-boom, tire les conséquences de l'évolution de l'habitat des Français : il montre la nuit tombant non pas sur un village, mais sur un paysage de « grands ensembles » : à cette époque, ceux-ci sont synonymes de progrès et d'hygiène et n'ont pas la réputation calamiteuse qu'ils ont aujourd'hui. Les petits Balbyniens n'ont donc aucune difficulté à s'identifier à Nicolas et à Pimprenelle

Le dimanche, les marchands de journaux sont fermés, y compris le kiosque des Six-routes, alors, les communistes ont mis en place des comités de diffusion de l'Humanité (CDH, sigle qui dénomme également par métonymie le militant qui, ce jour-là vend *l'Humanité-Dimanche*). Mes parents achètent au CDH *l'Huma Dimanche*, et, pour moi, *Vaillant*, le magazine communiste pour la jeunesse, qui deviendra vers la fin de la décennie « *Pif Gadget* », mais entre-temps j'aurai grandi et je serai passé à *Pilote*.

Engageons-nous rue Henri Barbusse en direction de Drancy. Dans les années 1960, elle est nettement la plus large des artères qui se croisent au carrefour des Six-routes. C'est cette largeur qui permettra, dans les années soixante-dix, d'y construire un « toboggan ».

Sur le trottoir de droite, on trouve un tout petit marchand de vins et spiritueux. Il vend du vin à la tireuse. De quoi s'agit-il ? Les clients viennent avec leur litres vides et le marchand les remplit en un clin d'œil du vin (ordinaire) demandé, qui est extrait du fût situé au sous-sol, au-moyen d'une pompe électrique. C'est l'époque où règne le concept de « vins de table », avec des marques comme Préfontaine, Kiravi ou Gévéor. Il existe aussi des bières de table, en bouteille de verre teinté, avec un drôle de bouchon attendant : Valstar ou Météor. Un jour, la boutique sera fermée et on racontera que le jeune couple qui la tenait est « parti à la cloche de bois ». Ensuite vient « Chez Somni », magasin de radio, télé, qui fait aussi disquaire. L'arrêt d'autobus du 151, qui mène à Drancy se trouve là.

Un peu plus loin, il y a le Bobigny-Hôtel, haute bâtisse en briques grises en retrait de la rue qui existe toujours, puis un concessionnaire de voitures américaines Dodge et Plymouth. Même si ces marques représentent le bas de gamme du groupe Chrysler, elles sont plus luxueuses que nos 404, R16 ou même DS et elles me font rêver ; je doute d'ailleurs que les clients de ce concessionnaire habitent Bobigny. J'imagine plutôt des personnages à chapeau genre Alain Delon dans *Le Samouraï*, venant de Paris acheter discrètement leur voiture avec un attaché-case rempli de liasses de billets...

La rue est dotée d'arbres d'alignements, chose rarissime à l'époque dans cette région : des acacias ou des robiniers, à l'ombre chétive. A un coin de rue (rue Belwo) se trouve la seule librairie-papeterie des environs, puis on arrive à Drancy. Plus loin encore se tient deux fois par semaine, sur le trottoir, le marché de Drancy, avec un soldeur de livres ou ma mère m'achète la plupart de mes « Clubs des Cinq » (d'Enyd Blyton) dans la bibliothèque rose. Plus loin encore le Prisunic des

Quatre-routes, unique libre-service de la région au début des années Soixante. Nous y allons à pied pour économiser les tickets d'autobus. Enfin le carrefour des Quatre-routes de Drancy.

S'agissant du trottoir ouest de la rue, en repartant des Six-Routes, je me souviens d'un coiffeur qui a toujours une vitrine décorée avec une recherche inhabituelle pour Bobigny. C'est le coiffeur où ma mère va faire faire ses « mises-en-plis » et ses « permanentes ». Un peu plus loin un cinéma, l'Etoile, je crois. Le reste de l'itinéraire ne présente pas d'intérêt particulier si ce n'est, un peu avant d'arriver aux Quatre-Routes, un marchand de chaussures qui a eu l'idée, pour attirer l'attention des chalands, de mettre en vitrine une cage avec des petits singes vivants.

Le supermarché existe toujours, aujourd'hui sous l'enseigne Monoprix. Les destructions opérées ces dernières années rendent méconnaissable le carrefour des Quatre-routes, sauf pour les anciens.

Rue Roger Salengro

La rue suivante, toujours au départ des Six-routes, est la rue Roger Salengro. Elle n'est que brièvement balbynienne, car on arrive tout de suite au territoire de Drancy. Comme toujours, l'angle avec le carrefour est marqué par des immeubles en brique ou en meulière, puis on trouve de petites maisons à droite. A gauche une grande et haute barre sera construite dans les années soixante. Puis on arrive au quartier du « Petit Drancy », avec, du même côté, à un mini-centre commercial, dont un supermarché d'une enseigne aujourd'hui disparue, Égé. A partir de son ouverture, vers 1965, nous irons moins souvent au Prisunic des Quatre-Routes. A noter qu'il n'y a toujours pas de supermarché à Bobigny à cette date.

Le petit supermarché existe toujours, sous l'enseigne Aldi.

Rue de Stalingrad

La rue de Stalingrad fait la limite entre Bobigny, (trottoir de gauche) et Drancy (trottoir de droite). Au début, elle est assez étroite, bien que ce soit le nom que prend la RN 186 vers l'ouest, une fois passés les Six-Routes de Bobigny, dans le prolongement de l'avenue P. V-Couturier.

Elle monte légèrement pour passer par un pont en ciment sur le chemin de fer de grande ceinture. Juste après se trouve la cité de l'Etoile, un des premiers « grands ensembles » de Bobigny. C'est une cité HLM qui jouit d'une assez mauvaise réputation, mais il est vrai que le seuil de tolérance des populations en termes d'insécurité est bien plus bas qu'aujourd'hui : trois Portugais en blouson (c'est la grande époque des « blousons noirs ») autour d'une mobylette devant une entrée d'immeuble et on parle d'insécurité ! Il n'y a pas non plus de vraie insécurité routière, ni de rodéos urbains : à neuf ou dix ans, nous circulons dans la ville à vélo sans que nos mères soient inquiètes.

Ensuite, côté gauche, on rencontre deux importantes institutions balbyniennes.

D'abord, l'hôpital franco-musulman qui, rebaptisé Hôpital Avicenne, existe encore. Jacques Brel y est mort en 1978. Comme la grande Mosquée de Paris, il a été construit après la guerre de 14-18 en hommage aux soldats musulmans morts pour la France. Il y a d'ailleurs, dans l'enceintes, des éléments d'architectures d'inspiration mauresque. Son portail est un peu en retrait de la rue et quelques arbres ombragent un modeste parking.

Derrière les emprises de l'hôpital, on trouve alors de vastes terrains nus parcourus d'ouest en est par le rû de Montfort et des maraîchers. C'est là que, dans les années 1990 on a trouvé une

importante nécropole gauloise et le quartier a été rebaptisé « La vache à l'aise », appellation que je n'ai jamais entendue en dix ans de séjour à Bobigny.



Entre la rue de Stalingrad et l'avenue Henri Barbusse en 1964, près de l'hôpital franco-musulman. On voit de vastes étendues herbues, ni construites ni cultivées, qui servent de terrain de foot ou, à l'occasion, à des cross. Au fond à droite, la cité de l'Etoile. Vue prise en direction du nord-est. (Collection de l'auteur).

Juste après, l'autre institution, c'est l'imprimerie monumentale bâtie dans le style Art déco brique et ciment, dans les années trente pour l'hebdomadaire de prestige français de l'époque, *l'Illustration*. Celui-ci consacra d'ailleurs à l'inauguration de cette imprimerie un numéro spécial en 1933¹³. Après la disparition de *l'Illustration*, il servit aux périodiques qui en étaient issus, comme *Réalités*. La tour qui orne cette réalisation,

haute de 64 mètres, est visible d'assez loin dans le plat pays balbynien.

Aujourd'hui, cet ensemble bâtementaire Art déco est occupé par l'université Sorbonne-Paris nord, non sans avoir été défiguré par les constructions parasites ajoutées par les architectes Chemetov et Huidobro (auteurs par ailleurs du ministère des Finances rue de Bercy à Paris).

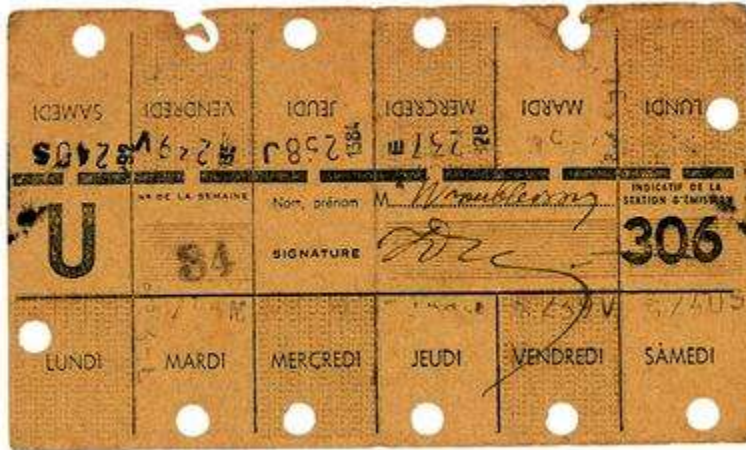
Juste au sud de l'imprimerie (ce qui n'est pas sans rapports) se trouve l'un des premiers « grands ensembles » de Bobigny, la cité du Pont de pierre, où habita Albert Uderzo et où il conçut graphiquement les personnages d'Astérix et Obélix. Il y a aujourd'hui une plaque commémorative, mais « de mon temps », bien qu'Astérix fût déjà très connu, on ignorait ce « point d'histoire ».

Rue Henri Barbusse (direction Pantin)

Venant des Quatre-routes de Drancy et d'au-delà, l'autobus 151 traverse les Six-Routes et continue sur l'avenue Henri Barbusse en direction de la Porte de Pantin son terminus. C'est par elle que s'achève le tour du rond-point.

L'avenue (chaussée et trottoirs) est ici plus large. Sur le trottoir de gauche, peu après le carrefour, se tient une baraque où la RATP vend, à certaines heures, des tickets et des cartes. C'est là que tous les lundis, dans le petit matin frissonnant, avant d'aller prendre le 151 pour aller au lycée de Drancy, j'achète mes cartes hebdomadaires d'autobus. Les cartes hebdomadaires sont des rectangles de carton d'environ 10 centimètres, avec sur les bords une case pour chaque jour de la semaine (l'aller d'un côté le retour de l'autre). Le receveur dans l'autobus insère votre carte dans la fente de sa machine, qui est réglée pour faire un petit trou dans la carte à l'endroit du jour et du sens -aller ou retour- de votre trajet.

¹³ N°4713 du 1^{er} juillet 1933.

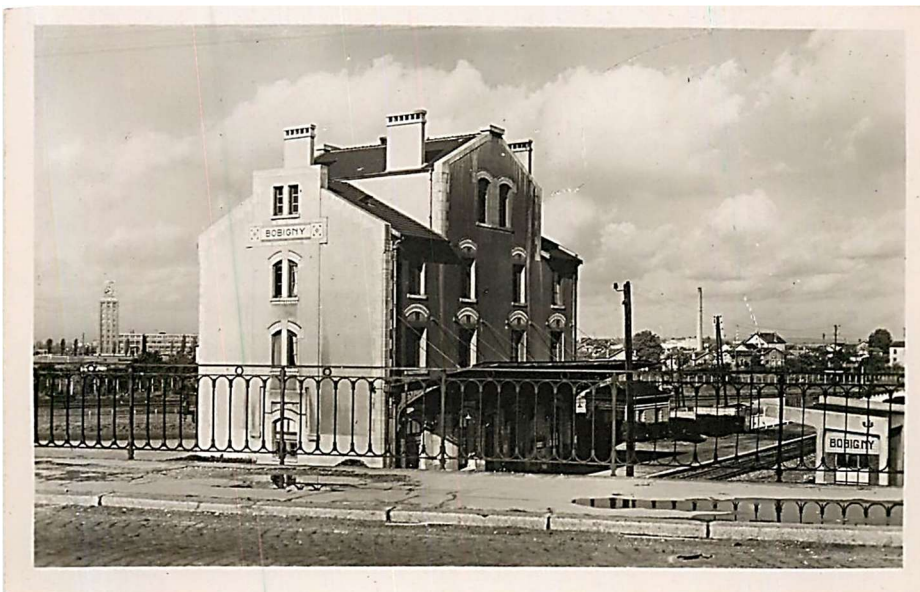


La carte ci-dessus est une carte de métro, mais c'est le même principe.

En face, dans un des immeubles en briques, se trouve, du moins au début de la décennie, une crèmerie. Le lait est contenu dans une cuve réfrigérée emboîtée dans le comptoir et couverte d'un couvercle, cuve où la vendeuse puise le lait avec une louche pour le verser dans le pot à lait en fer blanc ou la bouteille qu'a apporté le client. C'est une époque où il y a moins d'emballages qu'aujourd'hui !

Nous passons sur le pont du chemin de fer de la grande ceinture. Bobigny est située sur le parcours de cette ligne qui fait le tour de Paris à une distance variant entre dix et trente kilomètres et qui aurait pu rendre de grands services pour transporter les banlieusards de plus en plus nombreux. On a préféré la laisser péricliter au profit du transport routier. Le résultat est que les gares de voyageurs de cette grande ceinture, construites dans le premier quart du XX^{ème} siècle de façon soignée, sont toutes surdimensionnées. On accédait à la gare de Bobigny GC (grande ceinture) située en contrebas de l'avenue par une voie en pente, sans nom, située du côté droit.

Cette petite rue a été supprimée ou fermée au public.



La gare voyageurs du chemin de fer de grande ceinture vue du pont de l'avenue Henri Barbusse. Au fond, à gauche, la tour de l'illustration.

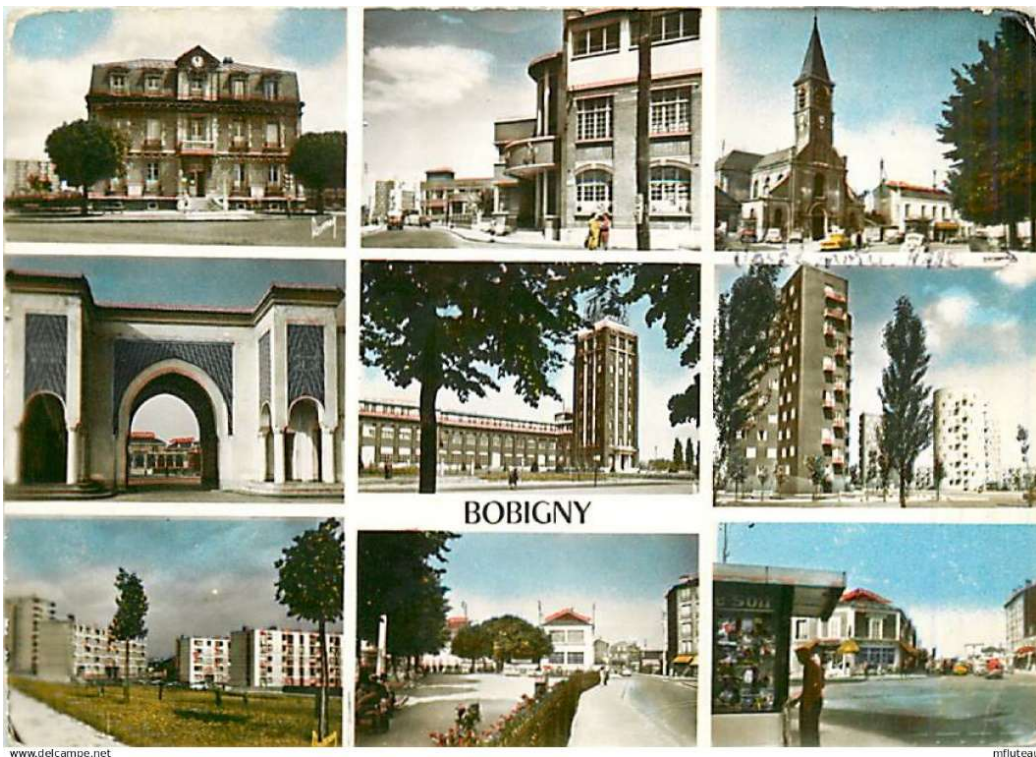
Au début des années soixante, la grande ceinture fonctionne encore pour un peu de fret, des manœuvres de trains ou des mouvements de locomotives seules (mon père m'apprend qu'on les dit alors « haut-le-pied), entre réseaux. Les locomotives à vapeur sont des 140 et des 151¹⁴. A quatre ou cinq ans, j'aime rester au bord du parapet quand une locomotive passe sous le pont, pour m'envelopper dans sa vapeur blanche.

Outre la voie principale, Bobigny est traversée par plusieurs voies ferrées, qui occupent de la place sans aucun profit pour la population : la voie de grande ceinture, mais aussi la voie Paris Strasbourg et les voies de raccordement entre la première et la seconde.

Sur la droite, nous longeons le cimetière parisien de Pantin. Comme Bagneux et Thiais, il a été institué pour soulager le Père Lachaise qui avait atteint sa capacité maximale. Il est destiné principalement aux défunts parisiens, car il y a aussi un cimetière municipal à Pantin. En face du mur du cimetière, on compte plusieurs marbriers et fleuristes qui vivent de la mort des autres. Au-delà, c'est Pantin.

* *
*

Dernière vision de Bobigny



Carte postale du milieu des années 1960.

En haut à gauche, la mairie de l'époque. En haut à droite, l'église et le côté ouest du square Gabriel Péri. Au milieu à gauche, le portail néo-mauresque de l'hôpital franco-musulman ; au milieu au centre, l'imprimerie de L'illustration. En bas au centre, le square Gabriel-Péri vu dans la direction opposée à celle de la page 20. Au fond, l'école maternelle du centre et, à droite, l'immeuble du coin de la rue de l'Union, avec au rez-de-chaussée le coiffeur. En bas à droite : la place des Six routes. Au fond le tabac, au premier plan, le kiosque à journaux.

¹⁴ Pour ceux que la grande ceinture intéresse, nous recommandons l'ouvrage *L'aventure de la grande ceinture*, par B. Carrère et B. Collardey, Ed. la Vie du Rail, 1993, avec une belle iconographie, y compris pour Bobigny.

Quand on repense au Bobigny du début des années soixante et à la ville d'aujourd'hui, les plus grandes différences sont d'abord ce que les urbanistes appellent le velum : la hauteur de la plupart des immeubles d'une ville. En 1960 ou 1965, ce velum est bien plus bas qu'aujourd'hui : la majorité des constructions sont des maisons de bourg, des maisons de maraicher d'un étage, des pavillons sans étage ou, à la rigueur à un étage, et des ateliers, garages et autres, qui ne dépassent pas la hauteur d'une maison d'un ou deux étages. C'est cet ensemble qui donne l'allure générale de la ville, comme on le voit sur les photos jointes à cette brochure. A cela s'ajoutent les immeubles d'angle de rue et de carrefour construites entre 1900 et 1940, de trois ou quatre étages en brique. Enfin, les premiers grands ensembles », construits à la fin des années Cinquante pour résoudre la « crise du logement » qui sévit en région parisienne depuis la guerre : cité de l'Etoile, cité de l'Abreuvoir, vers Bondy, cité du Pont de pierre, mais qui restent minoritaires.

En second lieu (et c'est lié), on rencontre beaucoup moins de monde et de circulation que de nos jours dans les rues. Le contraste est beaucoup plus fort qu'aujourd'hui entre les heures de pointe et les heures creuses, notamment dans les services publics et les transports en commun. Cette remarque vaut d'ailleurs pour toute la région parisienne. Il y a à cela plusieurs raisons : il y a moins de monde d'une façon générale, notamment moins d'immigrés, chacun a plus tendance à rester dans sa ville ou dans son quartier et les horaires de travail sont plus unifiés : il n'y a pas de télétravail (souvent plus télé que travail) moins d'horaires variable et aussi...moins de chômage. Il en résulte qu'à ces heures creuses, les métros, même sur la ligne 1, et les autobus, surtout en banlieue, sont très peu occupés et les rues de communes sont très calmes.

De toutes les communes de cette région, (Pantin, Romainville, Bobigny, Drancy), c'est incontestablement à Bobigny que les destructions ont été les plus massives et où il est le plus difficile de reconnaître la ville des années Soixante. Une guerre n'en aurait pas fait autant.



Le passé et l'avenir se font face pour un temps (vers 1968).

* *
*

Autour de Bobigny

La vie à Bobigny pour un enfant de 3 à 13 ans dans les années soixante, ce n'est pas seulement Bobigny. Il y a forcément des débords sur les communes voisines.

La Piscine de Pantin

A neuf ans, on m'a découvert une cyphose et le médecin recommande, outre de la kiné, de me faire apprendre à nager. Comme je l'ai dit, Bobigny, à l'époque, n'a pas de piscine. Alors mon père ou ma mère m'emmène le jeudi matin prendre des leçons de natation à la piscine la plus proche, celle de Pantin, qui fait figure de commune plus évoluée ; normal : elle est plus proche de Paris. On y va par le 151. Des Six routes, c'est tout droit, puisqu'elle est sise avenue Henri Barbusse (mais sur cette section, cette avenue a été rebaptisée avenue du G^{al} Leclerc).



La piscine de Pantin dans son état des années soixante (la photo est postérieure, mais l'allure n'avait pas encore changé).

C'est une construction de style Art déco en brique rouge, un peu intimidante, avec des fenêtres hublots comme on les aimait à l'époque (1937), plus monumentale et imposante que les piscines modernes, illustrative de la conception en vigueur dans les années Trente, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de vestiaire mais des cabines aussi nombreuses que de clients, qui s'étagent tout autour du bassin. Très haute de plafond, elle a une acoustique de hall de gare tout sauf douillette et je déteste avoir la tête sous l'eau, mais enfin, j'apprends, comme les autres. A la sortie, on m'achète une viennoiserie à la boulangerie située sur le trottoir d'en face, à côté de l'arrêt d'autobus.

La piscine existe toujours sous le nom de piscine Alice Milliat, mais la rangée d'immeubles anciens sur le trottoir en face de la piscine a été détruite et remplacée par des immeubles modernes. A droite, ceux qui font face à la mairie ont été épargnés et il y a toujours une boulangerie.

La clinique de Pantin

Entre sept et huit ans, je dois subir de petites opérations chirurgicales : appendicite, phimosis, hernie, hydrocèle. Pour des raisons que j'ignore je ne suis pas hospitalisé à l'hôpital franco-musulman, mais dans une clinique proche de l'église de Pantin. A l'époque, il n'y a pas de clinique à Bobigny ; elle n'ouvrira qu'un peu plus tard, rue de Ferme. La clinique est récente -elle a dû être construite vers 1960. Les chambres ont je crois six lits et sont éclairées par de grandes baies vitrées. En autobus, c'est direct et ma mère vient me voir tous les après-midis.

Cette clinique n'existe plus. Il y a bien encore une clinique dans le quartier de l'église de Pantin, 1, rue du Dr Pellat, mais ce n'est pas la même.

Les Quatre-Chemins d'Aubervilliers

Face à la pénurie de commerces à Bobigny, ma mère fait des recherches tous azimuts. Le quartier des Quatre-chemins à Aubervilliers est une de ses zones de prospection. On va jusqu'à la Mairie de Pantin par l'autobus 151 puis on continue à pied ; on tourne à droite dans l'avenue Edouard Vaillant, qui nous mène au carrefour des Quatre-chemins d'Aubervilliers. Elle doit longer une usine d'arômes artificiels car on y sent des arômes et des épices. Sur le trottoir de gauche, sous

le porche d'un immeuble ancien il y a une vitrine avec des trains miniatures. Après le pont du chemin de fer, on arrive au carrefour. C'est surtout l'avenue Jean Jaurès (à ne pas confondre avec la rue du même nom à Bobigny), artère commerçante et populeuse qui fait l'objet d'une grande animation, avec de nombreux commerce et un marché. Venant de Bobigny, c'est presque Paris

Les collines de Romainville

On accède aux collines de Romainville par la rue de Paris (autobus 148) et on suit l'avenue Anatole France puis l'avenue de colonel Fabien à Pantin. Elles ne sont pas le joli parc arboré d'aujourd'hui, mais une sorte d'immense terrain vague accidenté, sans clôture et sans guères d'arbres. Mais enfin, dans les années soixante, c'est l'espace vert le plus proche de Bobigny.

La Courneuve

Le parc des Sports de La Courneuve (51 avenue Henri Barbusse) accueille la fête de l'Humanité au mois de septembre, à partir de 1960 et jusqu'en 1971, sauf de 1966 à 1970 où elle a lieu sur la pelouse de Reuilly, au bois de Vincennes. Nous y allons en prenant la navette mise en place par l'es organisateurs, par la rue de Stalingrad. C'est là que je découvre cette grande fête populaire. Encore un souvenir d'odeur gravées dans la mémoire : celle de l'herbe foulée par la foule et celle de la friture (au début des années 1960 on ne connaît pas encore les merguez qui seront plus tard associées à toutes les fêtes et défilés communistes). J'apprécie surtout le côté fête foraine, ma mère le côté dégustation de spécialités locales (des pays de l'est).

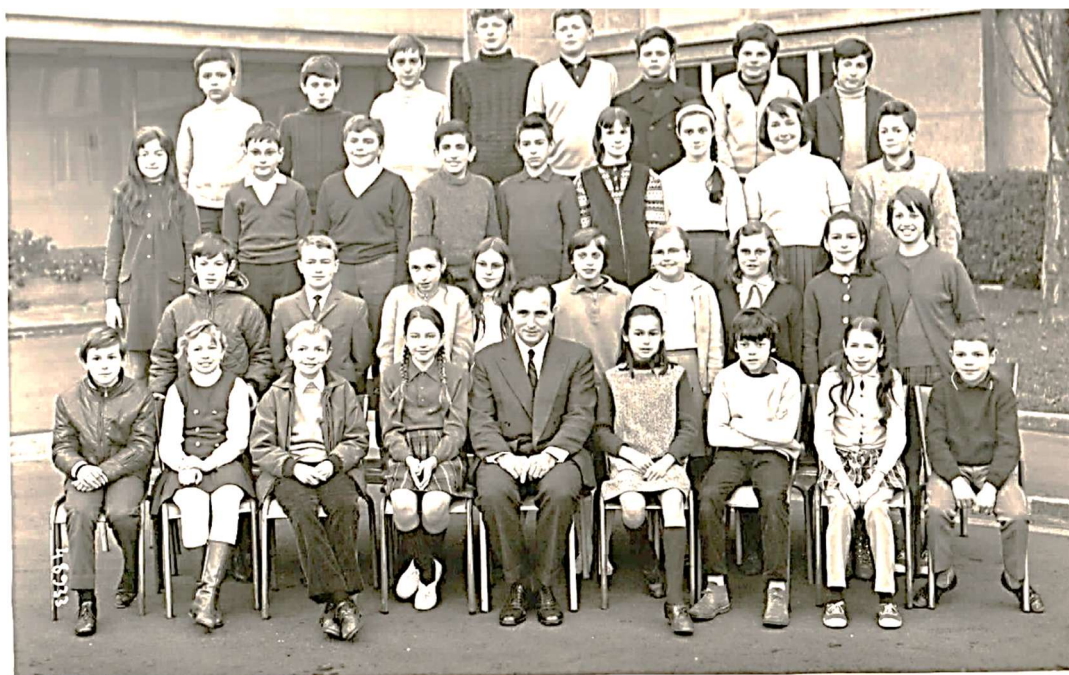
Le lycée de Drancy

A la fin de l'année de CM2, en 1967, on nous fait passer des tests puis nous devons choisir le lycée dans lequel nous irons. La carte scolaire est encore souple, il n'y a pas de lycée à Bobigny et nous avons le choix entre les lycées de Drancy et deux autres que j'ai oubliés. C'est le premier que mes parents et moi choisissons, le lycée Eugène Delacroix (les liens entre ce peintre et Drancy ne sont pas évidents). Il fait partie de ces nombreux établissements scolaires dont la France s'est couverte depuis la guerre pour faire face au baby-boom. Ils se ressemblent tous. Celui-ci bénéficie de vastes terrains, pelouses et terrains de sport.

Ce n'est que quand j'entrerai au lycée, en Sixième, que je connaîtrai Drancy au-delà des Quatre-routes. On n'y trouve d'ailleurs rien de très différent de ce que l'on trouve à Bobigny : des pavillons, de petits immeubles, des ateliers, des garages..., mais l'avenue est plus large et Drancy fait peut-être un peu plus ville que Bobigny. Je me souviens, sur la gauche, au coin de la rue Sacco et Vanzetti, d'un cinéma de quartier, le Lynx, programmant des films du genre *Les Douze salopards*. Pour rentrer du lycée, je vais prendre le 151 à son terminus, place des Héros de la Résistance, que nous appelons la place des z'Héros., place ornée d'une petite boulangerie où l'on peut se ravitailler en chewing-gums et autres barres Mars.

Aujourd'hui, comme le 148, le 151 a vu son itinéraire changé. On ne peut plus aller des Six-Routes de Bobigny au lycée de Drancy directement en autobus. Il tourne à droite, avenue Auguste Blanqui et a désormais son terminus à Bondy. Il n'y a plus de terminus d'autobus sur la place (qui apparemment ne s'appelle plus Place des héros de la Résistance, mais place des Oiseaux) et celle-ci paraît si petite qu'on se demande comment un autobus pouvait y tenir. Mais la boulangerie existe toujours

En 1968, je suis en 6^{ème} et les évènements de mai ne nous touchent que sous la forme des grèves et de la fermeture *sine die* du lycée. Avec des camarades nous y allons de temps en temps -à pied- pour savoir s'il est rouvert.



DAVID et VALLOIS
23, rue Gustave Rey
LA GARENNE COLOMBÈS

LYCÉE d'ÉTAT Eugène DELACROIX
- Drancy -

Année Scolaire
1968-1969

Vendredi Classe de français

M. Pagnac

La classe de 5^{ème} A6M1 fin 1968 ou début 1969 au lycée de Drancy. Classe de français, M. Pagnac professeur.

Les professeurs hommes enseignent en costume cravate (Comme on le voit sur la photographie ci-dessus), et les femmes en robe ou en jupe. A la rentrée de 4^{ème}, la professeure de français, M^{lle} Zeitoun, nous conduit à notre classe pour notre premier cours. Elle est en pantalon, c'est une nouveauté et, dans l'escalier, nous nous poussons du coude : « Regarde ! la prof' : elle est en pantalon ! ». Et l'on est en 1969...

* *
*